

**JACQUES SAUSSEY**

# **ENFERMÉ.E**

**FRENCH PULP ÉDITIONS**

**POLAR**



© French Pulp éditions, 2016  
49 rue du moulin de la pointe  
75013 Paris  
Tél. : 09 86 09 73 80  
Contact : [kim@frenchpulpéditions.fr](mailto:kim@frenchpulpéditions.fr)  
[www.frenchpulpéditions.fr](http://www.frenchpulpéditions.fr)  
ISBN :9791025104149  
Dépôt légal : juillet 2018  
Couverture : © Véronique Podevin

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Aurore

*Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?  
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse.*

Alfred de Musset  
La coupe et les lèvres, 1830

*Non les braves gens n'aiment pas que  
L'on suive une autre route qu'eux  
Tout le monde médit de moi  
Sauf les muets, ça va de soi.*

Georges Brassens  
La mauvaise réputation, 1952



## **PREMIÈRE PARTIE**



## Prologue

*1<sup>er</sup> janvier 2019*

La cour est encore noire, balayée par une pluie dense qui n'a pas cessé de la nuit. Si elle pouvait se pencher par la fenêtre, elle apercevrait peut-être la lumière du phare à travers l'averse, mais l'étroitesse des barreaux ne lui permet pas de passer la tête pour sentir les gouttes s'écraser sur la peau brûlante de son visage. Grâce au halo de sa lampe qui se disperse dans le ciel noyé à intervalles réguliers, elle le sait là, inaccessible, planté dans la roche de la côte comme un arbre de pierre, aussi invisible que les embruns poussés depuis l'océan en bourrasques désordonnées, aussi puissant que l'odeur de la mort qui hante les couloirs du Centre de jour comme de nuit.

De temps à autre, elle aime imaginer qu'elle vit là-haut, dans cette tour isolée du monde, loin au-dessus des écueils et des flots déchaînés, qu'elle tient entre ses mains le destin de tous les navires perdus dans la brume, qu'elle est l'étincelle de vie qui les ramènera à bon port.

Elle pointe le nez face au vent qui forcite avec la marée. À chaque tempête, il fait vibrer les lampadaires comme des cordes de guitare. Depuis le troisième étage, leurs ombres semblent alors se cogner les unes contre les autres dans une lutte fratricide et ridicule.

Son regard parcourt le parc inondé et désert, les allées boueuses, les bancs trempés.

Elle soupire.

Ils ne pourront pas sortir de la journée.

Ils vont être intenable.

Les fêtes de Noël se sont achevées comme elles ont commencé, dans une morne indifférence à peine égayée par quelques guirlandes sur le seul sapin maigrichon de la pelouse. Un crucifix y a même été suspendu par une main charitable qui croit encore

que cela aura le pouvoir d'élever les âmes jusqu'au ciel. Par un hasard extraordinaire, aucun d'entre eux n'a rendu son dernier souffle cette semaine-là, comme s'ils s'étaient accordé une trêve tacite avant de franchir ensemble la barre d'un énième Nouvel An, tel un ultime trophée à accrocher à leur mémoire pâlisante.

La musique a résonné tard dans la salle vide où un vieillard tournait seul, comme chaque année, les doigts posés sur des hanches invisibles redevenues poussière depuis des décennies, perpétuant l'amour disparu dont il ne se rappelait plus le nom.

Elle l'a regardé danser jusqu'à ce qu'il titube de fatigue, jusqu'à ce que ses yeux absents soient enfin prêts à se fermer pour la nuit, leurs larmes dissoutes dans la sueur et l'hébétude. C'est seulement à ce moment-là qu'il a accepté qu'on le ramène à sa chambre sans se mettre à hurler des imprécations que personne ne comprenait.

De temps en temps, il y a une visite. Une dizaine de minutes. Parfois vingt. Les familles viennent déposer au pied de leur conscience l'acte de contrition qui leur permettra de croiser pendant un moment leur regard dans la glace. Et puis elles repartent, tête basse, une fois le devoir accompli, après ce court instant arraché à l'oubli. Elles n'ont jamais le temps de rester, jamais le temps de revenir, jamais le temps d'appeler, jamais le temps d'écrire...

Et jamais il n'y a d'enfants.

Elle voit déjà les rides amères se fissurer autour de leurs lèvres. De regrets ? De chagrin ? Sûrement plus de soulagement. La vieille ou le vieux aura terminé sa route loin de la leur sans les encombrer davantage, sans se matérialiser chaque matin en ce boulet qu'ils deviennent forcément un jour.

Ils vont peut-être pleurer. Ils le font tous, à un moment ou à un autre. Le besoin de s'accorder le pardon d'avoir abandonné leur parent sur le bord du chemin. La nécessité de s'absoudre de quelque chose de sale. Parce que la mort, ils s'y attendent depuis longtemps. Elle fait partie de la donne, elle est le maître absolu sur l'échiquier. Mais la violence du renoncement, ils n'en prennent habituellement la mesure que lorsqu'il est trop tard, quand la dernière page est refermée.



Dans l'allée, tandis qu'elles tournent le dos à la longue bâtisse aux hauts murs percés de meurtrières, les voix s'élèvent alors jusqu'aux fenêtres et des rires les atteignent comme des gifles. Sur le parking, les portières claquent, les moteurs démarrent. La vie reprend ses droits, implacable. On a laissé derrière soi ceux dont l'âge et la dégénérescence sont devenus un poids trop lourd à supporter. Ceux dont les paroles n'ont plus de sens et dont les yeux figés terrifient leurs arrière-petits-enfants. Ceux qui se font dessus et vous observent les maudire en silence tout en bavant sur leurs cuisses sans vous reconnaître.

Certains matins, la cour s'anime d'une tout autre manière. Après le passage du médecin, puis celui du curé, tout habillé de violet, de noir et de solennité, un corbillard pénètre en cahotant sur les nids-de-poule dans l'enceinte du Centre et vient se garer avec une lenteur toute professionnelle devant la sortie de l'annexe, là où la cave permet de conserver les cadavres jusqu'à ce que les pompes funèbres les récupèrent. On aperçoit alors aux fenêtres des touffes de cheveux gris, des mains agrippées comme des serres aux barreaux rouillés, des yeux presque aveugles se plisser face à la lumière du matin pour essayer de deviner lequel d'entre eux ne les rejoindra pas à l'heure du déjeuner.

Ces jours-là, le Centre se fait silence, comme si les vieux retenaient leur souffle afin de ne pas se retrouver aspirés par la Mort, eux aussi. Les pas deviennent feutrés, les ombres plus délétères. On attend que la silhouette du sinistre véhicule s'ébranle et s'évanouisse derrière le mur. On espère ne pas croiser le regard pointu des autres.

#### *Les Autres.*

Ceux qui vous scrutent pour essayer de savoir si vous allez mieux, ou si ce sera vous le prochain.

Mais cette nuit-là a été tranquille, hormis les agités habituels qu'il a fallu aller calmer pour éviter qu'ils réveillent tout le Centre avec leurs hurlements. Il lui reste une heure de rémission avant que les pensionnaires commencent à s'éveiller autour d'elle. Pour les plus matinaux, ce sera vers six heures. Ils sortiront de leurs chambres tels des oisillons tombés du nid, les cheveux encore collés sur l'arrière du crâne, le dos voûté et la démarche hésitante, incertains de la direction à emprunter, même si ce bâtiment est devenu leur dernière villégiature depuis plusieurs années. Beaucoup ne montreront le bout de leur nez qu'après huit ou neuf heures, une fois les soins du matin prodigués, afin de se rendre au réfectoire pour y prendre le petit déjeuner.

En attendant, elle a le temps de profiter de la solitude avant que les couloirs se remplissent des froissements des blouses, des couinements des chariots, du raclement insistant des chaussons et des râles des malades qui dureront, pour la plupart, jusqu'à la nuit suivante.

Derrière elle, il y a un bruit de pêne qui tourne dans la serrure. Elle referme la fenêtre sur les barreaux. Dans la vitre, elle voit se refléter la silhouette massive de l'homme qui vient d'entrer dans sa chambre. La clé grince. Elle se retourne lentement, le sang soudain aspiré loin de son visage.

Il a déjà ôté sa blouse.

Elle le regarde en silence dégrafer la ceinture de son pantalon.

*Juillet 2006*

Ce soir-là, tout aurait pu se dérouler sans anicroche. Beau Gosse leur avait expliqué qu'il avait tout planifié dans les moindres détails. Il avait promis que ce serait du gâteau, qu'ils n'en auraient que pour quelques instants seulement, le temps de fracturer une fenêtre et de voler l'argent et les bijoux. La Fouine et elle avaient opiné en silence, comme d'habitude, devant l'assurance de son sourire et de son regard clair comme de l'eau.

Il était minuit passé de quelques minutes. Ils avaient fumé quelques joints en attendant dans la voiture que toutes les lumières du voisinage s'éteignent les unes après les autres. Une fois que la rue avait été plongée dans le noir, ils étaient sortis de l'auto et ils avaient souplement escaladé le grillage, trois ombres simiesques enfantées par la nuit. Ils étaient entrés dans la maison vide en brisant une vitre à l'arrière, comme Beau Gosse l'avait prévu, et ils s'étaient dispersés, chacun à un étage.

Elle avait hérité du premier. Les chambres et la salle de bains.

Beau Gosse les avait prévenues. Une alarme silencieuse ceinturait la propriété. Un truc inviolable. Ils avaient à peine un quart d'heure pour remplir leurs sacs à dos avant que la police n'intervînt pour voir ce qui avait déclenché les détecteurs.

Elle avait jeté son dévolu sur une boîte qui contenait un collier en or, deux bracelets et une demi-douzaine de bagues dont une sertie d'une magnifique pierre rouge – peut-être un rubis – scintillant comme une petite flamme à la lueur de sa torche. Elle avait trouvé l'écrin dans une armoire, dissimulé avec maladresse derrière une épaisse pile de linge. Il lui restait encore de la place dans le sac, mais elle ne parvenait pas à se décider. Appareil photo ? Caméra ? Ces objets étaient lourds, encombrants et difficiles à négocier. Son cœur battait fort. De ses ongles rongés, elle se grattait le bras

gauche, là où la dernière aiguille avait laissé son baiser de feu. Elle sentait les secondes filer à la vitesse de la lumière. Elle avait ce qu'elle était venue chercher. Il fallait y aller.

Et puis elle avait ouvert la porte de la chambre de l'enfant. Le silence y était total, comme absorbé par les murs. Elle était restée un long moment immobile dans le noir, le pinceau de sa lampe balayant les meubles recouverts de poussière. Les jouets étaient figés sur le lit et les étagères, comme punaisés par le temps, à l'instar des cahiers d'écolier empilés sur le bureau et remplis d'une écriture fine et penchée. En les feuilletant, elle avait compris qu'ils dataient d'une année où elle-même n'était pas née. Elle les avait lentement reposés à leur place avec la nette sensation d'avoir violé l'intimité d'un mausolée.

À côté d'une boîte de crayons, dressé sur ses courtes jambes tordues, un petit lutin en plastique la scrutait de ses minuscules yeux noirs. Dans son socle, entre ses pieds, le trou d'affûtage des mines était encore bouché par des copeaux de bois.

Lorsque Beau Gosse, furieux qu'elle ne réponde pas à ses appels, était venu la chercher à l'étage, elle avait eu l'impression de s'arracher à une immense toile d'araignée qui était en train de prendre possession de son esprit. Elle aurait été incapable de dire pourquoi sa main s'était refermée sur la figurine avant de la glisser dans sa poche et de détaier vers la sortie.

La situation avait basculé au moment où ils avaient sauté le mur pour retomber sur le trottoir. Un petit vieux s'était arrêté pour que son chien puisse renifler une bouche d'incendie où l'un de ses congénères avait dû apposer son empreinte olfactive plus tôt dans la soirée. Quand l'animal avait été effrayé par leurs silhouettes qui jaillissaient dans la rue, il s'était mis à aboyer et à tirer de toutes ses forces sur sa laisse. Le grand-père, surpris, avait perdu l'équilibre et il était tombé. Il y avait eu un bruit de branche brisée, puis il avait soudain hurlé en se tenant le bras. La laisse lui avait alors échappé des mains, le chien s'était sauvé et avait foncé sur Beau Gosse, la bave aux dents. Le pépé s'était mis à crier de plus belle quand la Fouine et elle avaient couru vers lui.

Beau Gosse avait donné un méchant coup de pied à l'animal qui essayait de le mordre et, peut-être emporté à la fois par l'élan et par la peur, la Fouine avait agi de même envers le vieux pour qu'il ne rameute pas le voisinage. En voyant son nez

éclater sous le premier coup, elle s'était précipitée pour empêcher son amie de le frapper encore. Mais le crâne du vieil homme avait heurté le trottoir et il s'était brusquement tu tandis que les aboiements enragés de son compagnon rallumaient quelques fenêtres dans la rue.

Aucun d'entre eux n'avait vu l'une d'elles s'entrouvrir sur l'obscurité, au troisième étage de l'immeuble d'en face.

Personne n'avait remarqué la silhouette sombre s'y immobiliser, ni ne l'avait aperçue serrer entre ses doigts un objet dont l'acier noirci avait renvoyé un bref instant l'éclat froid de la Lune.

Beau Gosse, qui se battait encore avec le chien, s'était soudain écroulé sur le trottoir. Et puis ça avait été le tour de la Fouine. Elle était tombée face à elle en se tenant la poitrine, les traits convulsés par la douleur et la surprise.

Elle avait alors plié ses genoux, s'était affaissée sur le sol, les mains écrasées sur les oreilles pour ne pas entendre d'autres coups de feu, puis elle avait vomi dans le caniveau.